

eu de grandes améliorations dans notre costume. Nous avons dans notre toilette beaucoup d'inutilités, il faut en convenir; mais du moins sont-elles agréables et non gênantes. Notre coiffure est charmante: toute femme met aujourd'hui sa fierté à se coiffer simplement avec ses cheveux, sans postiches; une ondulation, une boucle, un bandeau de frisons l'embellissent suffisamment. En somme, tous les objets que nous portons nous sont utiles et ont leur raison d'être. Nos manchons, nos manchettes sont en accord absolu avec les services que nous en attendons, et nous apportons dans notre toilette cet instinct du confort et du sans gêne que les Anglais nous ont appris.

Une chose encore qui est à l'avoir de nos modes, c'est la variété de types de costumes admis. L'allure générale est bien la même; mais il y a mille détails qui rompent l'uniformité et nous empêchent de ressembler à une armée de poupées identiques, comme cela s'est vu à une certaine époque.

En somme, félicitons-nous de n'avoir pas à endosser un de ces mille objets ridicules que l'histoire de la mode nous signale, et qui devaient bien tourmenter les femmes d'esprit contraintes de les porter. Notre élégance est intelligente, éclairée, et les artistes les plus délicats sont charmés de l'harmonie et du bon goût qui préside à notre toilette.

GABRIELLE.

NOUVELLE.

I

Assis sur le divan bleu pâle de son ami Ernest Labro, et fumant cependant un cigare, Léon Georgery poussa un profond soupir, et comme Ernest l'interrogeait à propos de cette manifestation insolite:

—Je suis amoureux, dit-il.

—Eh bien! dit Labro, je ne vois pas là de quoi jeter le manche après la cognée. Tu es trop artiste pour ne pas aimer une femme belle, ou du moins charmante, et sans être embarrassé, comme moi, par un tas de millions inutiles, tu es néanmoins riche. Quel est donc le sujet de la peine?

—Sans doute, fit Georgery, je suis riche; mais la jeune fille dont je suis épris appartient à une famille où il y a vingt éléments de ruine, sans compter le génie spécial qui vient en aide aux circonstances. Il s'agit de mademoiselle Séraphine Ternus, la fille de ce vieil extravagant, du célèbre assyriologue qui habite une des innombrables maisons dont tu es propriétaire. Le vieux Pierre Ternus, qui, enfermé dans son cabinet, passe son temps à regarder les vases de verre et les statuettes en pierre verte, apporte fidèlement à sa femme une petite rente qui vient de son père. Madame Hermine Ternus, sa fille aînée, mariée au marchand de nouveautés, Paul Edmond, et sa seconde fille, Séraphine, celle que je voudrais épouser, si je l'osais, mènent la grande vie, courent le monde, portent des robes d'un luxe infernal, et se livrent aux dépenses les plus folles.

Dans cette étrange maison, on doit non seulement à la blanchisseuse, à la couturière, au joaillier, au chaussetier, mais on doit aussi au boucher, à l'épicier, au boulanger et aux domestiques; dans les finances de ce ménage bourgeois, il y a autant de désordre que dans celles d'un Etat!

—Je ne puis, dit Labro, t'offrir un conseil. Peut-être, une fois devenue ta femme, mademoiselle Séraphine échapperait-elle au vertige qui affole sa famille. Si jamais tu étais embarrassé par le manque d'argent, tu sais que ma fortune est à ton service. Enfin, il me semble que la possession d'une femme aimée mérite qu'on affronte tout, même la ruine.

II

—Certes, dit Georgery, et j'accepterais cela comme le reste; mais tu ne sais pas encore tout. Pour obtenir Séraphine, je m'exposerais à me prononcer bientôt sans semelle, et avec des chapeaux rougis; mais je devrais aussi m'associer à un crime de toutes les minutes, me faire tourmenter et bourreau, car dans la famille Ternus, il y a une victime, un souffre-douleur, une Cendrillon sacrifiée, qui fait les gros et les petits ouvrages, et tout le reste. C'est la plus jeune des filles, mademoiselle Geneviève. Tourmentée par l'appétit de se dévouer, de se donner à tout, de soigner les malades, de souffrir pour les autres, elle voulait entrer au couvent; mais par un raisonnement spécieux, sa mère lui a suggéré l'idée de se faire sœur de charité pour les siens, d'abdiquer toutes les joies sans se cloîtrer, et d'être une récluse à la maison. Mademoiselle Geneviève a naïvement accepté cette fiction audacieuse, et elle s'est vouée aux humiliations, à tous les ennuis, aux travaux les plus rebutants, sans avoir les compensations du recueillement et de la solitude.

—Mais alors, fit Labro, c'est une vierge martyre.

—Oui, dit Georgery, martyre et servante, car tandis que sa mère et ses sœurs se promènent en voiture, elle veille au ménage et à la cuisine, voit les fournisseurs, reçoit les créanciers, à qui elle ne peut donner que de vaines paroles, ce qui la désespère, et peigne, soigne et habille les deux petits enfants de madame Edmond qui, sans elle auraient des trous à leurs bas et des chemises déchirées. Sans elle, son père aussi, le vieux Ternus manquerait de tous les soins nécessaires. Mais elle fait mieux que de veiller à sa toilette, elle travaille continuellement, et lui apporte sa tasse de thé à l'heure fixe. Tout cela, avec une robe de pauvresse; et non seulement mademoiselle Geneviève ne va pas en voiture ni en omnibus, mais la plupart du temps, quand il pleut, on ne lui laisse pas même un parapluie, et elle marche, mouillée comme un barbet et toute trompée par l'eau du ciel.

—Mais, dit Labro, ce n'est pas l'autre qu'il aurait fallu aimer, c'est celle-là. Ah! je devine, elle est sans doute laide!

—Elle doit l'être, dit Georgery; personne n'a jamais songé à s'en inquiéter; d'ailleurs, mademoiselle Geneviève garde volontiers sa tête baissée et ses yeux fixés vers la terre. Puiselle est si misérablement vêtue, qu'en un tel équipage une filleule des fées ne pourrait que faire peur aux gens. Enfin, tu le sais mon ami, l'Amour souffle où il veut, et je donnerais tous les trésors du monde pour les fibrilles d'or qu'on voit briller dans les vertes prunelles de Séraphine.

—Tu dois avoir raison, dit Ernest Labro, les amants ont toujours raison; mais je me sens brisé par le temps lourd qu'il fait, et ce que tu m'as raconté m'a rendu horriblement triste. Allons, si tu le veux, faire à pied un tour de promenade; j'éprouve un ardent besoin de me baigner dans l'air et de respirer l'odeur des feuilles.

Les deux amis sortirent en effet, et marchèrent longtemps. Comme ils s'y attardaient, en causant toujours de la vie et de ses injustices, l'orage éclata avec violence, la pluie tomba par torrents, et c'est à grand-peine que Labro put trouver une voiture qui le ramena chez lui, après qu'il eut mis Georgery à sa porte. Et, sans que nulle explication lui fût donnée, en entrant dans le petit salon où il se tenait d'ordinaire, il vit un spectacle inattendu et bizarre, dont il ne put détourner les yeux.

III

Le tapis dont le fond était blanc, était mouillé comme si on y eût versé des seaux d'eau, et sur cette laine noyée et humide se détachait, faite par la semelle d'une chaussure tachée de boue, la double empreinte d'un pied de femme, mais d'un pied si gracieux, si élégant et si charmant, qu'en voyant

cette image, Ernest Labro fut soudainement pris d'amour. Il la regarda longtemps, et sentit à n'en pas douter qu'il aimait, de toutes ses forces, et qu'il aimerait jusqu'à la mort celle dont les pieds avaient laissé là, sur la neige du tapis, leur trace troublante et mystérieuse. Son cocher, Joseph, qui entra bientôt, apprit à son maître qu'en son absence une dame inconnue, qui ne s'était pas nommée, l'avait longtemps attendu. Bien que ses vêtements fussent trempés, mouillés à fond, Joseph avait fait entrer la dame dans ce petit salon, étant dressé aux façons hospitalières de Labro, qui se souciait des tapis et des étoffes comme d'une vieille guenille et qui, pour rien au monde, n'eût toléré que, chez lui, la dernière des femmes attendit dans une antichambre.

Cependant, tout en regardant toujours l'empreinte sur son tapis, le jeune homme songeait à ce que lui avait raconté son ami, à la pauvre Geneviève Ternus errant sous la pluie et l'ouragan. Dans l'obsession qu'il subissait, il lui semblait qu'elle seule était condamnée à de telles misères, et qu'alors, il devait nécessairement lui appartenir, ce pied qui avait laissé là sa trace, plus divin que celui de Cendrillon ou de Rhodope. Oui, c'était son pied, dessiné par cette tache de boue qu'il défendit à son valet d'enlever jamais. La nuit, pendant son sommeil, il le vit, ce pied d'impératrice ou de jeune chasseresse, non plus emprisonné dans une bottine trempée d'eau, mais nu, en sa forme splendide, pareil à du marbre vivant, avec ses doigts bien écartés et ses ongles transparents comme des coquillages, frais comme des pétales de rose, et il le vit aussi entouré de cothurnes constellés de royales pierreries, le pied adorable, le pied de Geneviève Ternus. Et elle-même, dès le matin Ernest Labro l'attendit avec une fiévreuse impatience; car puisqu'elle était venue inutilement la veille, elle devait nécessairement revenir; aussi le jeune homme ne fut-il nullement étonné! C'était bien elle, timide et marchant courbée, mais aérienne et légère; par un hasard béni, son pied se posa sur la trace, sur l'empreinte qu'il avait laissée la veille; il la recouvrait avec une si parfaite exactitude que jamais preuve ne fut plus décisive, et celle que Labro avait devant lui était bien la jeune fille espérée et désirée dans le songe souriant; l'irréprochable bien aimée!

—Monsieur, dit-elle, je viens de la part de mon père qui, à son grand regret, n'est pas en mesure de payer le terme de notre loyer échu depuis quelques jours, et qu'on poursuit en votre nom avec une rigueur cruelle.

—Mademoiselle, dit Labro, soyez délivrée de votre inquiétude. Je prendrai les mesures nécessaires pour que tout ennui de ce genre soit désormais évité à l'illustre savant, et pour cela, je compte lui offrir en toute propriété la maison qu'il habite; mais laissez-moi, je vous prie, vous parler de choses plus sérieuses.

Étonnée, Geneviève Ternus se redressa, leva son front, et Labro, qu'elle regarda en face, vit alors le plus céleste visage, pâle, spirituel, expressif, aux traits délicats et fiers, exempt de toute tristesse et éclairé par la joie de l'inépuisable charité. Dans les chastes yeux de cette jeune fille, ombragés par de longs cils soyeux brillait l'intelligence qui comprend et devine tout, et sur sa lèvre tranquille se jouait l'ineffable douceur d'un rayon rose. Sur l'invitation de son hôte, elle s'assit, et le jeune homme, resté debout, lui parla d'une voix émue et tremblante, dans laquelle elle sentit l'expression du plus profond respect.

IV

—Mademoiselle, dit-il, ma mère, qui se nommait comme vous Geneviève, possédait de très grandes richesses; elle les consacrait et elle se donnait elle-même au soulagement des pauvres,